

Claire Feltaille 2nd8

Diaporama sur la poésie et l'art

**A / Un poème / une
œuvre plastique**

1)

Connu pour ses nombreux poèmes, Alphonse de Lamartine est un écrivain français, romantique. Le romantisme est un courant artistique, dont un mouvement littéraire apparu au cours du XVIIIe siècle en Angleterre et en Allemagne. Mais ce n'est qu'au début du XIXe siècle que le mouvement émerge en France . Il s'y développe sous la Restauration et la monarchie de Juillet en réaction contre la régularité classique jugée trop rigide, et au rationalisme **du mouvement des Lumières**.

Le romantisme s'esquisse par la revendication **par** les poètes du « je » et du « moi », qui veulent faire connaître leurs expériences personnelles et faire cesser cet aspect fictif attribué aux poèmes et aux romans (**mal dit et confus**).

On parle notamment de « mal du siècle » car les poètes peignent leur **mal-être** à travers leurs œuvres.

Fidèle à ce **mouvement**, Lamartine écrit un recueil de poèmes qu'il nomme *Médiations poétiques*. Parmi les vingt-quatre poèmes qui le composent, « L'isolement » est l'un des plus caractéristiques de la nouvelle sensibilité qui s'y déploie. Julie Charles, l'amante du poète, a été emportée prématurément par la maladie en 1817. Lamartine s'abandonne à son chagrin dans une élégie qui témoigne du *mal de vivre* et d'une rêverie presque suicidaire.

« L'isolement » est donc le poème que nous nous proposons d'étudier.

L'isolement, Alphonse de Lamartine



Ce long poème est composé de quatrains.

Le vers utilisé est l'alexandrin

(recherche de solennité et de gravité)

Il apparaît assez vite que **le poète est malheureux** : registre élégiaque, soit un registre où domine la tristesse, la mélancolie.

- La 1ere personne instaure un pacte autobiographique sur le ton de la confidence
 - champ lexical de la tristesse
 - son malheur le rend indifférent
 - certains termes négatifs sont répétés plusieurs fois
 - Allitération (dans tout le poème) en [s] qui donne à entendre la tristesse
 - Ponctuation expressive surtout dans la seconde moitié du poème qui nous fait vivre le malheur du poète.
- On constate notamment que le poète projette ses états d'âme sur le paysage.
- Le poète multiplie les termes appartenant au champ lexical de l'ombre et de l'obscurité

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,

Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;

Je promène au hasard mes regards sur la plaine,

Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.



Antithèse mouvement
du « tableau changeant »
et statique du début
avec « je m'assieds » ce
qui produit un effet
de déséquilibre
et et d'instabilité.

-1ere personne en concordance avec l'emploi du présent d'habitude et narratif - on note qu'à sa place l'emploi de l'imparfait eût introduit le monde du souvenir, ici absent. **De même**, l'article défini de LA montagne, de LA plaine, DU vieux chêne, auquel répondra à la fin LA feuille des bois, LA feuille flétrie à laquelle s'identifie le locuteur sur un registre pathétique, apparaît comme un déictique renvoyant à des éléments du monde sensible (végétal) que le lecteur est supposé connaître, ce qui fait naître une complicité avec le poète dans son expérience du réel. Les accents lyriques se teintent d'une intention intimiste et mélancolique avec l'adverbe "tristement" qui intériorise la scène visuelle. (copié-collé...)

- Dominance aussi du champs lexical de la nature (montagne, chêne, plaine) et des sens (vue : mes regards, toucher : mes pieds (en référence au vagabondage du 'voyageur')

- Domaine de l'art également ('tableau', 'se déroule' - le théâtre se disputant avec la peinture, laquelle est associée au genre du poème)

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes,



En bleu aussi

Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;

Là le lac immobile étend ses eaux dormantes

Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

L'antithèse -dynamisme- contre -statisme- est récurrente pour équilibrer cette fois l'espace non plus solide mais liquide (fleuve agité qui serpente, "ici" **contre** lac immobile et calme, "là", dont l'immobilité est notable. Quant à la dualité soulignée par les deux déictiques spatiaux mis en relief, lesquels rendent la nature proche et complice du JE énonçant, elle prolonge l'exaltation de cette nature dont l'opposition -vers le haut-(de 'montagne') contre -vers le bas- (de 'plaine') n'a pas disparu. (**encore du copié-collé...**)

Le rôle de la rime : crée, majoritairement, des rapprochements lexicaux par antonymie ('écumantes' vs 'dormantes', 'obscur' vs 'azur', 'chêne' vs 'plaine'; et à la fin 'vallons' /douceur/ vs 'aquilons' /violence/, 'prairie' /euphorie/ vs 'flétrie' /dysphorie/) (**encore du copié-collé...**), Et cela ajoute, de notre point de vue, une certaine force dans les propos décrits (**mal dit**).

En bordeau
aussi

Au **sommet** de **ces monts couronnés de bois sombres**,

Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;

Et le char vapoureux de **la reine des ombres**

Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Périphrase pour
désigner la lune

Antithèse ombre / blanchit
ce qui accentue le contraste
et nous indique l'état des
pensées du poète, un peu
pessimistes.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,

Un son religieux se répand dans les airs :

Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique

Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Registre religieux,
souvent présent
dans les textes
romantiques.
En accord avec
l'évocation du Dieu
et de la création.

Il faudra attendre la notation auditive "s'élançant de la flèche gothique, un son religieux", dans le même dynamisme et la même hauteur noble que ce "dernier rayon" que "jette le crépuscule au sommet de ces monts couronnés de bois sombres" pour en avoir la confirmation.

Mais* à ces doux tableaux mon âme indifférente

N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;

Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante

Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

accablé par ce malheur,
il est indifférent au spectacle de la
nature qui l'entoure.

Le poète se
compare
lui-même
à une ombre
errante, preuve encore
de son mal intérieur

Antithèse vivants / morts, qui renforce le fait que le poète
ne connaît pas sa situation (?),
ombre errante : vivante en l'être, morte en l'âme

De colline en colline en vain portant ma vue,

Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,

Je parcours tous les points de l'immense étendue,

Et je dis : " Nulle part le bonheur ne m'attend. "

Hyperbole, car
cela nous semble impossible
mais, ça permet de renforcer
le fait que poète ne sait plus où aller

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,

Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?

Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé .

Hyperbole et quelque part antithèse
(surpopulation (?!)/dépeuplement)
qui renforce l'aspect de solitude
si chère aux yeux de l'auteur, donc son
malheur.

Mais on discerne que le poète
romantique cultive ce mal de
vivre :

une **solitude** = un espace retiré

Si chères à ses yeux.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,

D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;

En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,

Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Antithèse sombre/pur ;
couche/lève.
Ce qui provoque un effet de persistance
du malheur, et renforce son indifférence

Ces termes créent un effet de leitmotiv qui
évoque une douleur lancinante.
Ils suggèrent également un état persistant.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,

Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :

Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;

Je ne demande rien à l'immense univers.

« Mes yeux verraient partout le vide.. », c'est un petit peu paradoxal, car on ne peut pas voir le vide.

Renforce le fait que sans l'être qu'il aime tant, tout est dépeuplé, donc, tout est vide.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,

Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,

Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,

Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

« Au-delà », le Paradis ?
« Le vrai soleil » Dieu ?

Ce connecteur Mais* (v. 17) introduit un renversement thymique (**sens?!!**) dans le poème; cela avant le basculement inverse par l'autre Mais (v. 37) - deux occurrences au total - qui amorce une reprise d'espérance par l'évocation de l'ailleurs suprême.

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;

Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,

Et ce bien idéal que toute âme désire,

Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Anaphore, le mot « Là » est répété
en début de vers, sans doute
pour accentuer le côté Utopique
de ce lieu, que le poète désire
tant.
(le Paradis ?)

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,

Vague objet de mes vœux, m'élançer jusqu'à toi !

Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?

Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Rend le récit (ce n'est pas un récit !) plus

La ponctuation
expressive de ces vers
vivant et accentue
le mal-être de l'auteur.

Quand là feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !



Apostrophe oratoire, De Lamartine s'adresse aux aquilons, vents, qui ne sont pas doués de paroles, ni même de la capacité d'entendre. Un cri de désespoir, qui est, en plus, le dernier vers du poème.

« Il n'est rien de commun entre la terre et moi ».

Il aspire à un autre monde, idée perceptible dans l'évocation du « vrai soleil ». Cf. v 38 et 37.

Ce passage semble passer par la mort.

Le poète aspire à quitter ce monde-là ainsi qu'en témoigne l'image de la feuille morte. Il semble appeler la mort parce qu'il n'est pas fait pour ce monde là. Le contraste entre la lumière et les ombres signifie l'inaptitude du poète à vivre dans ce monde.

Pour conclure, ce poème a provoqué chez **moi** un sentiment de vide, de solitude. En lisant ces vers, **je me** retrouve sur cette colline, contemplant le paysage que la nature nous offre. Et le poète décrit, son malheur et sa solitude, tellement bien qu'on se sent seul, avec lui. Nous voulons retrouver la liberté, la légèreté, et si c'est par la mort que nous devons y accéder, ce n'est plus un problème. Et c'est grâce à des poème de ce genre que nous arrivons à trouver des mots, « les » mots, que nous, nous ne parvenons pas à écrire, mais qui nous permettent enfin de nous retrouver. Voilà le sentiment que ce poème a suscité **en moi**.

Dans ce poème, **j'ai** également décelé (?) le cadre spatio-temporel, notamment par la nature magnifiée (**mal dit**) ; l'attente, de l'auteur, d'un moment particulier ou encore les différents contrastes peints (**lien entre les 2?**). Nous avons aussi perçu les différents états d'esprits du poète, triste, désespéré et « suicidaire ». Et enfin, nous avons compris l'isolement du poète, par le **champ** lexical de l'infini, de la solitude et par le fait que le poème soit un monologue.

2) En association avec ce poème nous vous proposons un tableau, du peintre Romantique Caspar David Friedrich, **Le Voyageur au-dessus d'une mer de nuages** ou L'homme contemplant une mer de brume, ou encore, Le voyageur contemplant une mer de nuages. Cette toile est un tableau datant de 1818, c'est une huile sur toile de 98,4 cm x 78,8 cm.

Au premier regard, nous pouvons y apprécier une forme de simplicité et de douceur dans les couleurs choisies, des couleurs pâles, bleu ciel, blanc etc..

Nos yeux se portent directement et de manière incontrôlée sur le premier plan, plus sombre que le reste par ses couleurs. On peut y voir un 'tas' de rochers, ou un rocher tout court ou encore le sommet d'une montagne, avec à son **faîte**, un voyageur, vêtu de noir et se tenant droit à l'aide d'une canne, qui contemple, pour nous ce qui est le deuxième plan, cette mer de nuage qu'on pourrait aussi, si on ne prête pas attention aux détails, prendre pour une mer d'eau. Et enfin, au troisième plan, et c'est le regard du voyageur qui nous y emmène, nous pouvons observer l'horizon, fleuri de montagne et que nuages bas.

La posture de ce voyageur nous fait penser qu'il est au-dessus de tout, donc qu'il a le contrôle sur tout, même sur la nature. Cependant, le fait que nous ne puissions pas voir son visage et donc l'expression de celui-ci nous empêche de savoir pourquoi il est ici, seul. De plus son 'anonymat' nous permet de s'identifier à lui.

Voilà pourquoi nous avons choisi cette œuvre pour l'associer à ce poème, car à notre sens, il traite du même thème et suscite la même émotion. En effet, dans ce tableau, on retrouve la solitude du poète, face à cette nature qui le dépasse. Cependant, dans la toile, le voyeur semble admirer cette nature, de par sa position. En outre, le fait que son pied gauche soit en avant et en surélévation par rapport à son pied droit, nous laisse penser que ce voyageur a des envies de conquêtes sur cette immense étendue.

On retrouve aussi la même perspective de plongée que dans le poème, et, pour reparler de la solitude, on peut aussi se demander si ce voyageur n'est pas monté au sommet de cette montagne, pour que la mort vienne le prendre, et ainsi rejoindre celle qu'il aime.

En bref, nous avons choisi cette œuvre car la solitude, décrite dans le poème, ressort complètement (mal dit) à travers ce tableau. Et les couleurs, pâles des nuages et le foncé de l'habit et du rocher, retranscrivent, à notre goût, très bien le sentiment que nous fait passer le poète dans son poème (répétition).

Nom
personnalisé :

L'éternel
voyageur,
qui prend
soin de
n'arriver
jamais.



**B/ 5 citations/
5 œuvres**

Elle, était nue et libre.



« Sa solitude nue »

Liberté, 1942, Paul
Éluard, poète surréaliste.

Les violons d'Ingres (photographie)
1924, Man Ray artiste surréaliste.

Radeau ou bateau, l'important reste encore de flotter.



« La tempête a béni
mes éveils
maritimes.
Plus léger qu'un
bouchon j'ai dansé
sur les flots »
Le bateau ivre,
Rimbaud.

Le radeau de la
méduse, 1818-1819,
Géricault, peintre
romantique.

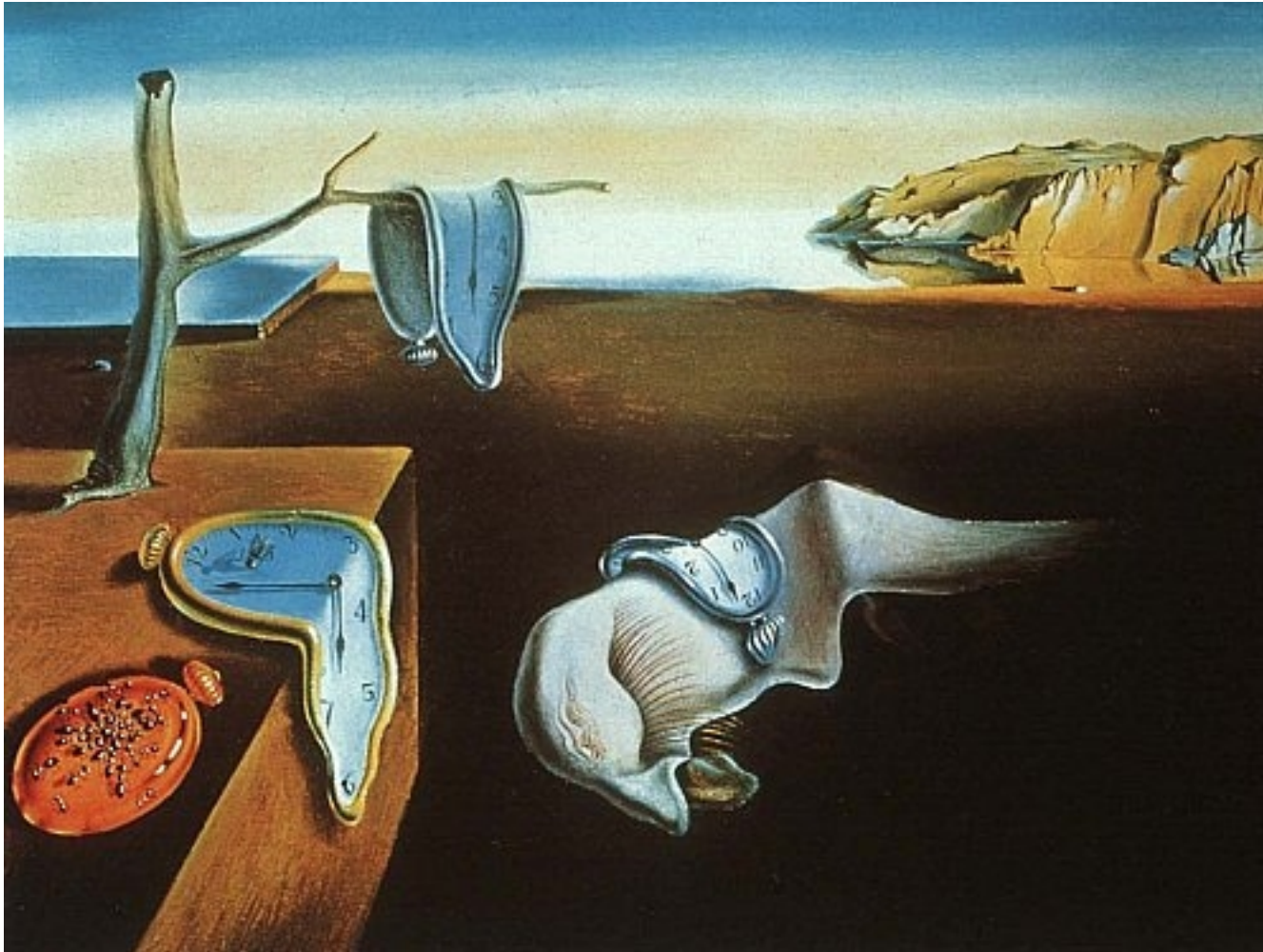
Le cageot est fragile, et ne sert qu'une fois. (rapprochement exclusivement thématique?)



« Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite »
Le cageot, 1942, Francis Ponge.

Cageot à oranges sous cageot de citrons, Philippe Drumel.

L'ennemi, c'est le Temps.



« Le Temps mange la vie »

L'Ennemi 1857,
Charles Beaudelaire,
poète romantique,
tourné vers le
classicisme.

La Persistance de la mémoire (1931),
populairement
connue comme les
montres molles, est
un des plus célèbres
tableaux de Salvador
Dali, peintre
surréaliste.

Celui qui regarde, voit.



« Celui qui regarde au dehors à travers une fenêtre ouverte ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. »

Les fenêtres 1869, Charles Beaudelaire, poète nourri de romantisme, tourné vers le classicisme (non...).

Lunette d'approche, 1963 , René Magritte, peintre surréaliste.

Le poème	Présentation (bien)	3/3
	Étude (bonne analyse, assez fouillée, mais parfois ternie par des passages de copier-coller que tu aurais parfaitement pu t'approprier en les reformulant plus sobrement)	3,5/7
L'œuvre d'art	Présentation (assez bien)	1,5/2
	Étude (bien)	1,5/2
L'association des deux (poème et œuvre d'art)	Très convaincant	3,5/4
Les 5 extraits associés à cinq œuvres d'art	Bien, sauf une association purement thématique sur le cageot	1,5/2
Note globale		14,5/20